© 2021, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2021
Dépôt légal : septembre 2021
Imprimé en France par Fabrègue
ISBN 978-2-211-31424-4

Catharina Valckx



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e



Allumette et le gros caillou (2020)

Sommaire

Pourquoi je l'aime tant par Élodie Boyer.....6

Quelques jours de ma vie très intéressante par Catharina Valckx..... 14

Le jour où j'ai tué mon petit lapin.....16

Le jour où j'ai appris à fabuler.....22

Le jour où j'ai quitté la France.....28

Les 1 001 jours où j'ai squatté une maison vide.....32

Le jour où j'ai fabriqué des paravents trop lourds.....36

Le jour où nous sommes partis en voilier, mais où il n'y avait pas de vent.....38
(ou comment j'ai rencontré l'amour de ma vie)

Le jour où ma chance a tourné (dans le bon sens).....46

Le jour où j'ai rechangé mon nom.....50

Les jours où je pense que tout cela a un sens.....54

Le matin du cadeau.....60

Le jour où Billy passera à la télé.....62

Quelques livres de sa bibliographie très intéressante par Sophie Chérer.....66

Bibliographie.....92





Totoche (2005)

Pourquoi je l'aime tant

par Élodie Boyer

Lire avec ses enfants

Ma première rencontre avec Catharina Valckx s'est faite à travers la lecture de ses albums. Mon fils Niels devait avoir deux ans, il a été abonné à Minimax via sa crèche à Paris, la Cour des Noues dans le 11e. *La chaussette verte de Lisette* était le premier livre reçu. Puis *Coco Panache* l'année suivante. C'est avec l'arrivée de Totoche que je me suis définitivement attachée ; le premier *Totoche* s'appelle « Le Portemanteau » à la maison. Ma fille Iris était née, on avait déménagé en Normandie dans une longère, on devait être en 2005. Je me rappelle très précisément les lectures répétées de ces livres adorés : dans la chambre du haut avec des loupiotes, mes enfants petits, potelés et serrés contre moi sur un grand matelas par terre, entre couvertures et coussins, parfois chamaillés ; ou l'été dans le jardin, allongés sur une toile. Deux ou trois enfants qui n'avaient pas le même âge et qu'il fallait accrocher au même livre par une lecture ajustée et des petites tendresses pour faire patienter. Je m'en souviens avec une immense nostalgie. Je pourrais citer tous les livres qu'on a aimés ensemble, chacun y trouvait ses choses. Je ne connaissais pas mon bonheur à l'époque, celui de partager la lecture avec mes enfants, celui de découvrir ensemble, rire ensemble, répéter ensemble. On discutait des personnages, des situations, on n'était pas toujours d'accord, on ne préférait pas forcément

les mêmes. Des phrases s'invitaient dans nos conversations, on connaissait certains albums par cœur à force de les lire, les relire, les re-relire. Un enfant commençait une expression, et l'autre la finissait, avec l'intonation précise de la lecture. On a quelques restes encore de ces phrases, comme des madeleines : « Si ça continue j'arrache le plancher ! », « L'automne, c'est ma saison préférée », « Miam, des épinards ! »…

Des personnages qui se débrouillent

Quand j'ai réalisé que j'aimais Catharina Valckx (parce que j'étais sûre de l'aimer, en l'imaginant derrière ses livres), j'ai commandé tous ses albums, de manière quasi maniaque. On a remonté le fil, les *Roi et la poule*, *Irma la Grande Dame*, *Miam, des épinards !*, *Mémet le timide*, *L'incroyable Zanzibar*, *Le duel*. J'ai tant admiré Catharina Valckx en secret, dans mon coin, c'est fou ! J'avais envie de lui dire comme je me sentais proche de ses personnages, comme elle nous a fait rire, comme on a partagé des moments exquis. J'aimais transmettre ses valeurs à mes enfants, cette tolérance sans morale, cette tolérance spontanée, généreuse, pour la maladresse, pour la petite mesquinerie, pour les petits mensonges. J'aime infiniment l'humanité qui se dégage de ses albums. Les héros ne sont pas parfaits et c'est justement pour ça qu'on leur pardonne,



Mémet le timide (2001)

Irma la Grande Dame (1998)

parce qu'on les connaît bien et parce qu'on sait que dans le fond, ils ne sont pas méchants. Ils font simplement de leur mieux, ils se débrouillent. J'aime aussi son côté fantasque, il y a toujours un moment où ça s'emballe puis ça vrille, on danse trop fort sur le plancher et il craque, tout s'effondre. C'est le moment délicieux, à la manière des films d'Emir Kusturica.

Inviter à une légère désobéissance



Un jour j'ai découvert à travers une vidéo de *l'école des loisirs* que Catharina était néerlandaise, et qu'elle avait grandi en France. Mes enfants sont franco-néerlandais, alors j'ai pensé : « Aaah… c'est pour ça ! ». Ainsi j'ai mieux compris ses couleurs, les grands manteaux foutraques, les imprimés des robes de dames, les fards à paupières extravagants, et ses paysages, parfois désertiques. Souvent la végétation des livres de Catharina rappelle les dunes des Pays-Bas, ou les forêts. Ses associations de couleurs sont singulières pour un album jeunesse, ses teintes sont très néerlandaises : rose pâle, vert pastel, jaune vif (même fluorescent), beige, kaki, olive, gris, mauve, lavande. Des couleurs sourdes ou follement lumineuses, plutôt adultes d'ailleurs. C'est peut-être ça aussi qui me séduit : avec Catharina, les lecteurs sont tous traités comme des « grandes personnes ».

Dans ses albums, elle nous incite à une légère désobéissance, à une désobéissance respectueuse.

Cet équilibre fragile est rare. Souvent dans la littérature jeunesse, la morale est soulignée deux fois, un peu lourde, elle fait soupirer, avec des exemples parfois épais. Chez Catharina, c'est jamais comme ça. C'est toujours profond et aérien, c'est sans en avoir l'air. Elle donne du champ, elle ouvre des espaces, elle suggère que c'est possible après tout, elle glisse une petite fantaisie qui fait du bien et qui ne coûte rien. Oui, on peut se promener avec une seule chaussette et adorer ça, oui les cailloux parlent, et alors ? Ses personnages vivent toujours de grandes aventures avec pas grand-chose. J'ai l'impression que c'est la liberté et la sobriété néerlandaise qu'elle insuffle dans ses histoires. Catharina nous donne envie d'aller jouer dehors afin de vivre une existence plus joyeuse, plus généreuse, plus ouverte. Catharina nous donne un élan, comme si elle augmentait notre amplitude, elle nous incite à oser, à oser nos pensées, à oser nous ridiculiser, pour le meilleur. On sent bien qu'elle voudrait nous faire monter d'un cran. Elle veut nous libérer des mademoiselle Chardon qui nous étriquent : tout est propre et bien rangé certes, mais qu'est-ce qu'on s'ennuie. Idem, la femme du loup dans *Coco Panache* qui lui impose un régime de mûres… Catharina nous propose une vie simple, faite d'amitié et de petites brouilles, de contrariétés et de rabibochages, de petites faiblesses et d'une immense empathie. Une vie légèrement chaotique mais drôlement sympathique. Catharina ne juge pas, elle comprend. Ses personnages, même secondaires, sont tous



Allumette et le gros caillou (2020)

Billy cherche un trésor (2018)

attachants : Lazare, le petit chien qui louche, Popof, Bébert, Mauricette, Paluchon, Mumu, Joséphine la taupe, Jean-Claude… J'ai envie de les prendre dans mes bras, surtout à la fin.



L'hospitalité, c'est l'improvisation

Catharina dessine à l'image de ses personnages. Leurs habits, leurs expressions, leurs poses me touchent terriblement… Il y a souvent des petits personnages un peu agités tandis que les vieux sont lents et calmes, le dos parfois cassé. Ils font des grands gestes, ils sont maladroits et c'est là que le charme opère. Jacques Derrida a dit : « Il y a toujours entre l'hospitalité et l'improvisation […] une affinité essentielle ». C'est exactement ce qui se tisse dans les albums de Catharina Valckx, finalement tout tourne autour de l'hospitalité et de l'improvisation. Merci ma chère.

En 2009, nous avions déménagé à Amsterdam. Le Rijks Museum organisait des ateliers avec Catharina Valckx. J'y ai inscrit mes enfants, les places étaient rares, ma fille ne voulait pas enlever son manteau… je voulais lui dire quelque chose (le cœur battant), n'importe quoi, un truc ! J'observais qu'au fur et à mesure de ses albums, elle cherchait, elle faisait des tentatives : au crayon, au pinceau, au stylo bille et à la règle (*Totoche et la petite maison de Meredith*). Depuis ce jour, une autre histoire a commencé. Désormais, Catharina est mon amie. Ensemble, on boit des cafés, on met nos pieds sur les chaises, on fait un feu et on mange des pistaches en jetant les coquilles à la renverse.



Totoche et la petite maison de Meredith (2009)



Billy et le gros dur (2015)

Quelques jours de ma vie très intéressante



par Catharina Valckx



Moi, Nan et Léonie





La famille en vacances (photo prise par moi)

Le jour où j'ai tué mon petit lapin



Mon père, Piet

Je suis née le 30 octobre 1957 à De Bilt, aux Pays-Bas, de parents hollandais. Mon père, Piet, était physicien, chercheur. C'est d'ailleurs ce qui l'a amené à s'installer en France, où il travaillait pour Euratom. Il était secret, timide, mais pouvait aussi être très drôle. Il était sérieusement traumatisé par la guerre où il avait vu sa ville rasée et un de ses frères fusillé sous ses yeux. Mon père travaillait beaucoup. Il faisait des voyages lointains, aux États-Unis, en URSS, il échangeait avec des collègues de toutes nationalités. J'étais très fière de lui, je pensais avoir un père assez génial. Il faisait de la recherche sur la fusion atomique (le contraire de la fission atomique), une façon propre, sans déchets, de générer de l'énergie. Son équipe pensait atteindre ce but en une vingtaine d'années. En théorie, le domaine de mon père, le procédé a été décrit, mais jusqu'à aujourd'hui aucune application de la fusion à la production d'énergie industrielle n'a encore abouti. Les ingénieurs se heurtent à la difficulté de créer et de maintenir une température de plusieurs millions de degrés dans un espace confiné. Mon père en a été blessé. C'est presque toute une vie de travail pour rien.

Ma mère, Théa, venait d'une famille un peu artistico-bohémienne, très peu conformiste. Elle débordait d'énergie et de créativité. Il y avait toujours du matériel à la maison, du papier, de la peinture, de la terre pour faire de la poterie… elle n'aimait pas nous voir regarder la télévision,



Ma maman, Théa

qui était reléguée dans le souterrain que Piet avait aménagé en abri en cas de bombardement. Foncièrement optimiste (tout le contraire de mon père angoissé) elle avait une pêche communicative. Pourtant elle a dû se sentir seule les premières années en France, loin de sa famille et de ses amis, parlant à peine le français. C'est sans doute pour cela que la maison était sans cesse envahie par des troupes de Hollandais qui venaient visiter Paris. Avec mes sœurs, mes cousins et mes cousines, j'ai escaladé des dizaines de fois la tour Eiffel.

Je suis la deuxième de cinq sœurs. Nous nous suivons de peu, c'est une vraie brochette, comme les Dalton.
L'aînée, Nan, a longtemps partagé sa chambre avec moi. Elle était (est toujours) passionnée de lecture. Tous les soirs, au lit, elle me racontait ce qu'il y avait dans son bouquin *Le Clan des 7*, *Le Club des 5*, ou *Fantômette*…
Elle rêvait de travailler dans une bibliothèque et c'est ce qu'elle a fait, à Bruxelles (après des escapades dans l'ébénisterie et l'anthropologie). Léonie, la troisième et la plus espiègle, amenait toujours beaucoup de copains à la maison et faisait



Les cinq sœurs sous la tente, dans le jardin

des tas de choses aventureuses. Yvonne, la quatrième, nous paraissait une petite fée, avec ses cheveux blond-roux et ses beaux yeux bleus. Elle était très forte en gymnastique, elle savait faire la roue sans les mains ! Et Mieke, la dernière, le chouchou de la famille, était une bombe de joie de vivre. À cinq-six ans elle parlait un mélange franco-hollandais très comique. Malheureusement elle était aussi sérieusement dyslexique et sans doute un peu autiste. Sa vie d'adulte n'a pas été facile. Elle est décédée dans un accident de voiture en 2012. C'est le plus triste événement de ma vie.



Mieke

Nous habitions à Bièvres, un village non loin de Paris, tout en haut d'une rue très pentue qui porte le nom magique de rue du Loup-Pendu. Une vieille maison avec un grand jardin, à la lisière d'un bois. C'était un endroit assez idéal pour cette bande d'enfants. Ceux des voisins étaient aussi toujours fourrés chez nous, où tout était permis. On ne s'imagine plus aujourd'hui, mais notre petite voisine était élevée par ses grands-parents au martinet, et l'école du village était encore très répressive. Le contraste avec la vie dans cette maison était immense.



La maison, 18, rue du Loup-Pendu

Nous avons eu plein d'animaux. Des oiseaux, des poissons, une tortue, un chat, les innombrables cochons d'Inde de Mieke, et mon chien. À dix ans je voulais un berger allemand, mais j'ai eu un caniche nain, ha ha ! Mais bien plus tôt, à six ans, j'avais eu déjà un petit lapin… Un petit lapin blanc avec une oreille noire, que j'aimais du fond du cœur. Un jour le chien des voisins, gros et pas commode, a déboulé dans le jardin. J'avais mon lapin dans les bras. Voyant le chien il s'est mis à se débattre et j'ai eu peur qu'il ne s'échappe et se fasse attraper par le chien. Je l'ai serré, fort, et soudain il est devenu tout mou… je l'avais étranglé ! J'étais totalement choquée. Ma mère a dit : « Ne pleure pas, on va le guérir. » Elle a pris sa voiture et l'a tout de suite emmené soi-disant chez le vétérinaire, dans une boîte. Quand ils sont revenus, le lapin était guéri mais transfiguré : il avait doublé de volume et il n'avait plus du tout la même couleur. Je n'ai même pas voulu le toucher. Bien sûr je savais que mon lapin était mort. Il faut dire que ma mère n'a pas été aidée par ce substitut qui n'avait tellement aucun rapport, ha ha ! Et je savais depuis longtemps que ma maman fabulait.



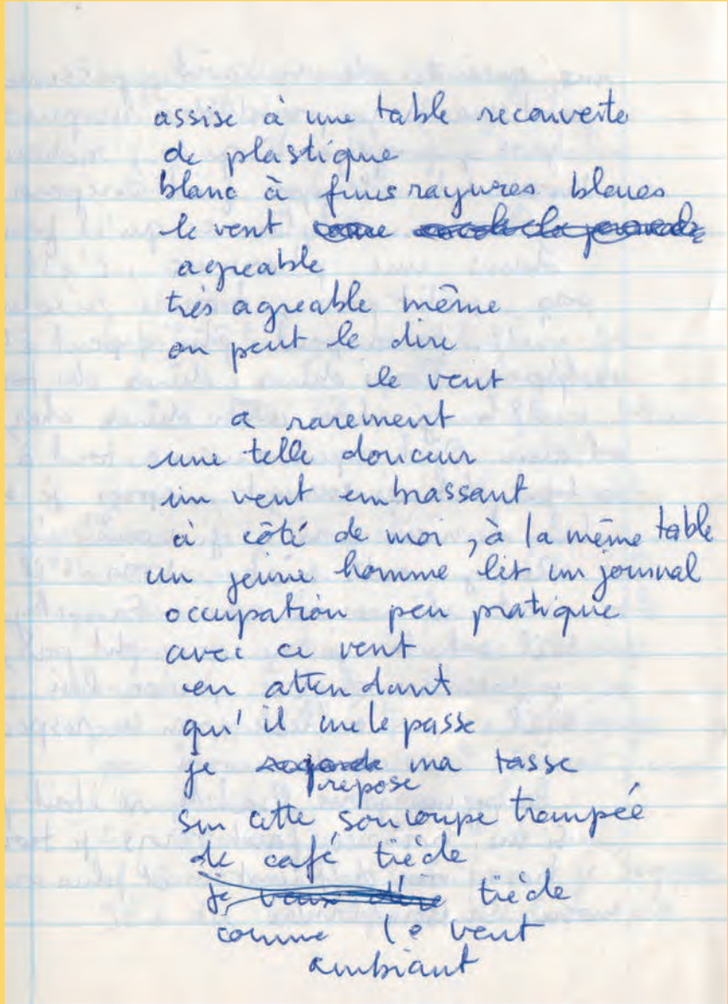
Avec mon lapin

À Versailles (je suis à droite)



1980





assise à une table recouverte
de plastique
blanc à fines rayures bleues
le vent ~~[illegible]~~
agreable
très agreable même
on peut le dire
le vent
a rarement
une telle douceur
un vent embrassant
à côté de moi, à la même table
un jeune homme lit un journal
occupation peu pratique
avec ce vent
en attendant
qu'il me le passe
je ~~regarde~~ repose ma tasse
sur cette soucoupe trempée
de café tiède
~~je veux dire~~ tiède
comme le vent
ambiant

Poème (1978)

Joëlle (personnage de l'album *Fritzi et la chaussure enragée*), dessin inédit.

Le jour où j'ai appris à fabuler



Ma maman, juste mariée (1955)

Ma mère ne travaillait pas, en dehors du travail de la maison. Avant son mariage elle avait travaillé aux Pays-Bas en tant qu'assistante sociale, avec les orphelins de la guerre. Je pense que ce qu'elle vivait en famille au quotidien n'était à ses yeux pas assez extraordinaire, et donc elle rapportait des scènes tout à fait banales en les transformant de telle sorte que leur récit en devenait captivant. J'écoutais, fascinée – surtout quand j'avais assisté à la véritable scène.

… Un jour un gros chat s'était introduit dans la cave par le sas. Ma mère s'était armée d'un balai, et je l'ai suivie dans la cave. Il lui a suffi de faire *Psssschhh !* et le chat a déguerpi. Le soir elle racontait à mon père qu'un chat énorme, un monstre magnifique, tigré, avec des touffes de poils aux oreilles (signe de sauvageté), terriblement agressif, s'était retourné contre elle, tous poils hérissés et sifflant entre ses dents. Elle avait dû rassembler tout son courage pour sauver sa famille à coups de balai.



Les rêves du Roi (2000)

Je me souviens avoir fait souvent la même chose, en rentrant du lycée à mobylette après un jour maussade (j'avais vingt minutes de Sèvres à Bièvres pour laisser aller ma fantaisie).

Par exemple un garçon de ma classe s'était levé au milieu du cours et s'apprêtait à quitter la classe.

« Où allez-vous, Pascal ? » a demandé la prof.

« Aux toilettes. »

Pascal est sorti, puis revenu. Rien que de très banal.

Mais à la maison je racontais que Pascal avait répondu : « Je vais aux fraises. »

Et que la prof lui criait dans le couloir : « Pascal, vous avez intérêt à en ramener, des fraises ! »

Et Pascal : « Je vais vivre dans la forêt, je ne reviendrai pas ! Je ne vous supporte plus ! »

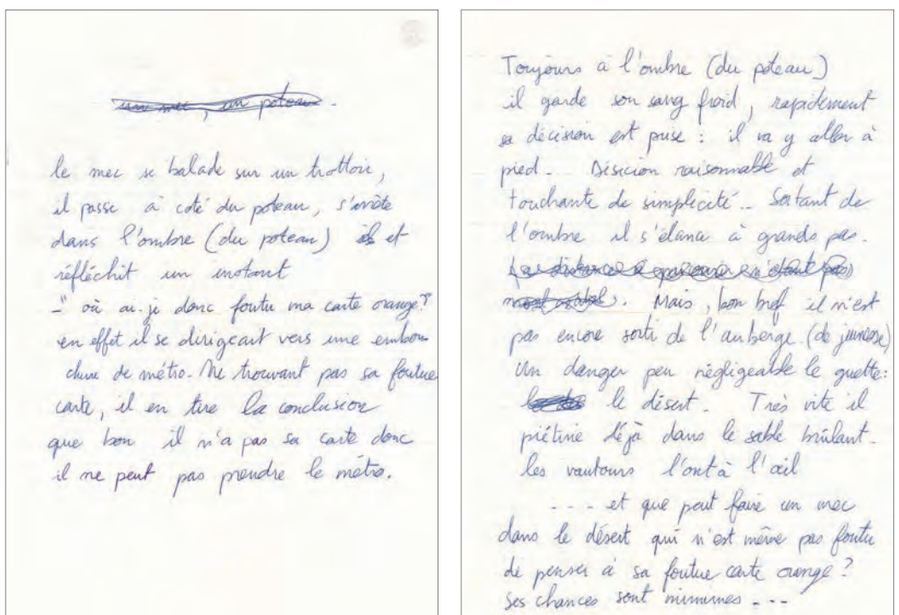
« Pascal, revenez ! », etc.

Je racontais ça comme si c'était la pure vérité. Comme le faisait ma mère, mais ma mère enjolivait, dramatisait, et moi j'inventais carrément. Je mentais pour le plaisir de la bonne histoire, et sans doute pour capter l'attention dans cette grande famille. Un mensonge en engendre souvent un suivant, c'est bien connu. C'est un dangereux exercice de fantaisie.



Lisette et le gros mensonge (2020)

Plus tard, quand j'habitais dans ma petite ville du nord des Pays-Bas (où j'avais intégré une école d'art), j'ai beaucoup écrit. Pour commencer, d'innombrables lettres à ma famille et mes amis (à l'époque les étudiants n'avaient pas le téléphone), et souvent, le soir, j'écrivais des histoires, ou des BD. En néerlandais, pour m'exercer, mais aussi beaucoup en français parce cette langue, celle que je maîtrisais le mieux, me manquait.



Un mec, un poteau

C'est en arrivant aux Pays-Bas, à dix-huit ans, que je me suis aperçue que j'étais bien plus française que je ne le savais. Dans mon village on nous appelait « les Hollandais », quand j'étais petite. Nous étions d'ailleurs les seuls étrangers ou presque. J'ai appris le français dans la rue et à l'école, et j'ai toujours été envieuse des copains et copines qui avaient un vocabulaire riche et une aisance à s'exprimer que je n'avais pas. Mais, hollandaise ou non, une culture vous imprègne. Le sens de l'humour, le charme d'une langue deviennent tellement familiers qu'on n'y pense même pas. Maintenant je sais que j'ai toujours aimé le français, avec ses différents registres, la langue parlée, la langue écrite, l'argot. Il n'y a pas d'argot en néerlandais. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent !

J'aurais pu tenir un journal, mais souvent je préférais inventer, créer un monde. J'avais plein d'idées. J'ai rempli des dizaines de cahiers. Je pense que c'est comme ça que j'ai appris à écrire. C'était un plaisir et aussi un besoin.



L'incroyable Zanzibar (2003)



La ruse de Sokett,
bande dessinée (1979)



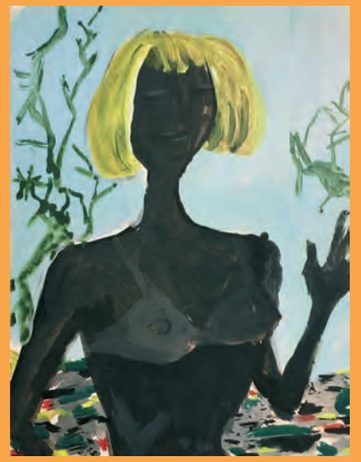








1976



« Portrait noir aux cheveux jaunes »



« La fumeuse double » (1980)



« Figure cheveux rouges »

Le jour où j'ai quitté la France

J'ai donc quitté la France à dix-huit ans pour faire une école d'art aux Pays-Bas. Après un bac scientifique je m'étais inscrite à la toute nouvelle fac d'arts plastiques à Paris IV, mais tout y était trop général, les amphis immenses et les étudiants ne faisaient que se croiser. En histoire de l'art, par exemple, on te donnait un sujet, et débrouille-toi ! Moi j'étais censée faire une conférence sur *La fonte des cloches au Moyen Âge* devant tout un amphi… à dix-sept ans ! J'avais mal au ventre rien que d'y penser. Donc j'ai séché et je suis allée aux Beaux-Arts, enfin plutôt au café pour commencer. Là, j'ai rencontré des étudiants qui m'ont dit : tu peux venir à l'atelier l'après-midi, y a pas les profs ! Je suis allée faire un peu de sculpture.

Entre-temps, ma sœur aînée était partie aux Pays-Bas, où tout semblait plus détendu, et aussi plus respectueux des filles (dans la rue, surtout. À Paris et en banlieue je ne me sentais souvent pas du tout en sécurité, surtout la nuit). Je suis donc allée y faire un tour, mais pas à Amsterdam, je voulais vivre dans une ville plus petite. J'ai flashé sur Groningen, une petite ville très étudiante, tout au nord. Quand j'ai passé le concours d'entrée à l'école d'art les profs m'ont demandé d'où je venais : « De Paris. – Quoi ? Paris ?! Mais nous on veut tous y aller, à Paris ! » J'étais admise d'office.

À la fin du cursus de quatre ans, l'examen final consistait en une exposition. J'étais retournée à Paris pour cette dernière année qui pouvait être autonome. Au printemps j'ai emballé mes tableaux et j'ai pris le train pour aller récupérer ce diplôme « d'artiste » qui m'a été accordé sans problème, ce qui était assez surprenant.

C'était une académie un peu ringarde. Une bonne vieille école à l'ancienne, où l'on nous apprenait des techniques de base, mélanger des couleurs, préparer une toile, dessiner des modèles vivants (huit heures par semaine)… Bref, on essayait de faire de nous de bons petits impressionnistes. En 1977 ! Pas mal de profs faisaient du « réalisme magique », un peu mystico sur les bords, pas du tout mon truc.

En réaction, je peignais des secrétaires avec leurs machines à écrire, dans des couleurs poubelle, des tours Eiffel, des filles qui fument des cigarettes, des squelettes… On était à la fin des années 1970, et moi sous l'influence des Neue Wilden (les Nouveaux Fauves), un mouvement essentiellement allemand de peinture néo-expressionniste à tendance punk (mes préférés étaient Penck, Georg Baselitz et Walter Dahn).

Je ne suis pas restée à Paris. Je suis retournée aux Pays-Bas, mais cette fois à Amsterdam. Il y avait au début des années 1980 une ambiance électrique dans cette ville. En réaction à la crise économique et la crise du logement un mouvement parallèle assez impressionnant avait vu le jour, avec le squat de grands bâtiments inoccupés, la création de lieux d'exposition sauvages, de fêtes, de cinémas et de cafés sans but lucratif. L'endroit me semblait propice.



A. R. Penck



Georg Baselitz



Walter Dahn

Le Roi, la poule et le voleur (2001)

En 1986





L'atelier-salon, Helmerstraat 87



« L'artiste »



Carlo (2012)

Les 1 001 jours où j'ai squatté une maison vide

Avec l'aide d'un petit groupe d'activistes j'avais squatté une maison vide que j'avais repérée. J'habitais un étage assez grand, qui faisait aussi office d'atelier. J'y ai habité trois ans, finalement, au n° 87 de la Helmerstraat, pas loin du fameux Vondelpark. J'avais l'étage du premier et une amie le rez-de-chaussée où était aussi la cuisine. Assez vite un ami s'est installé avec moi. C'était une maison qui datait de 1930, en briques rouges bien sûr, hautes fenêtres aux cadres blancs, balcon sur rue.

J'étais jeune, Amsterdam était une ville merveilleuse, encore toute calme, à l'époque, avant l'arrivée massive des touristes. On circulait à vélo et on se retrouvait le soir dans les cafés. J'étais ravie d'être là. La Liberté avec un grand L s'offrait à moi. Et je pense que c'est justement là où était le problème : manquant de limites (hormis celle du budget) je suis partie dans tous les sens. Je faisais de la peinture figurative au départ, mais sous l'influence de mon amoureux qui peignait aussi je me suis lancée dans l'art abstrait. Je faisais aussi des « installations » *in situ*, des films, à nouveau des peintures figuratives,



« Femme à la cigarette »

des sculptures, des dessins basés sur des mots… tout m'intéressait, mais rien ne m'obsédait. En tout cas pas assez pour m'y accrocher sérieusement et longtemps.

Cette petite décennie, entre la fin de mes études et la rencontre de mon compagnon Rolf, n'a pas été facile. Entre les amours compliquées, la dèche quasi permanente, les déménagements forcés, la vie de bâton de chaise et le manque de reconnaissance pour mon travail, cette période a pas mal saboté la belle confiance que j'avais jusque-là en moi et en l'avenir.

À vingt-huit ans, ayant besoin de structure dans ma vie trop marginale, j'avais passé le concours pour entrer aux Ateliers 63, à Haarlem (jolie petite ville au bord de la mer, à 20 km d'Amsterdam). C'est une institution post-académique très renommée, où chaque année 10 étudiants sont admis. Ils sont subventionnés et pourvus d'ateliers. Des artistes de renom leur rendent visite une fois par semaine, pour les coacher. Cette vie dans une bulle dure deux ans.



« Scène avec cheval »

Mis à part le côté social (20 jeunes payés pour peindre, vous imaginez !) je n'ai malheureusement pas profité comme je l'avais espéré de cette institution prétentieuse où l'humour dans le travail était considéré comme une faiblesse.

Après cette parenthèse un peu irréelle, une galerie officielle a exposé mon travail, mais le cœur n'y était plus. Je n'étais pas contente de moi. J'ai persévéré encore un an ou deux et j'ai tout arrêté.



Irma la Grande Dame (1998)

Le jour où j'ai fabriqué des paravents trop lourds

J'avais donc arrêté la peinture et cherché un boulot. Je vendais des meubles dans un magasin de design.

Bien sûr je n'ai pas pu m'empêcher de fabriquer des paravents pour ce magasin, mais ils étaient trop lourds, et personne n'en a voulu.



Totoche (2005)



Bonjour le monde! (2013)

Le jour où nous sommes partis en voilier, mais où il n'y avait pas de vent
(ou comment j'ai rencontré l'amour de ma vie)

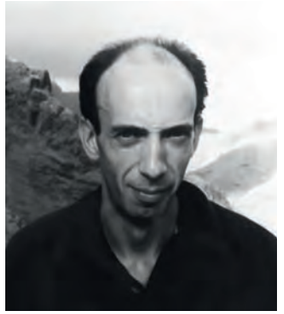
Un beau jour de printemps en 1991 (j'avais trente-deux ans) un copain, Bert, m'a demandé si j'avais envie d'aller faire de la voile. Comme vous le savez sans doute, aux Pays-Bas il y a de l'eau partout et louer un bateau n'est pas exceptionnel. Beaucoup de gens savent manœuvrer un voilier, le camp de voile en Frise (province du Nord) est traditionnel dès qu'on a l'âge de quitter ses parents une semaine. Même moi et mes sœurs l'avons fait, alors que nous habitions en France.



À 32 ans

Bert est passé me prendre en voiture et m'a annoncé qu'il avait invité aussi un autre ami de longue date : Rolf, un journaliste.

Je ne connaissais pas Rolf, qui habitait à Amsterdam, lui aussi. Nous sommes montés chez lui. C'était un garçon brun aux yeux verts, très grand et très maigre. Il avait l'air un peu fatigué. Avant de nous accompagner il devait s'occuper des chats du voisin. J'aimais bien son appartement, dans une vieille grande maison au bord du canal, qu'il partageait avec deux autres. J'allais y vivre trente ans, dans cette maison, mais ça je ne le savais pas encore. J'aimais bien ses meubles, leur côté bric et broc plein de style.



Rolf

Nous avons donc embarqué sur un petit voilier, tous les trois. Il faisait un temps splendide, tellement splendide qu'il n'y avait pas un pet de vent. Pas l'idéal pour faire de la voile ! C'en était ridicule. On se sentait complètement idiots de ne pas avoir pensé au vent, et Bert, qui avait loué le bateau, l'avait mauvaise. Je commençais à redouter une après-midi un peu glauque quand Rolf s'est comme « réveillé ». Il a commencé par vanner un peu Bert, et assez rapidement il est passé à une sorte d'humour complètement décalé. J'étais effondrée de rire au fond du bateau. Ce garçon-là, j'ai pensé, il faut que je le revoie.



Zappa, mémoires d'un âne (2000)

La version de Rolf

La première fois que Catharina et moi nous sommes rencontrés (sur un voilier un jour sans vent), c'était un peu par hasard. La seconde fois a été arrangée par elle délibérément.

Elle m'a téléphoné pour me demander de lire un scénario de film court qu'elle avait écrit. J'étais journaliste, à l'époque, et elle savait que j'aidais parfois des amis à rédiger des textes.

Catharina est arrivée chez moi – dans mon appartement plein de courants d'air au bord d'un canal à Amsterdam - avec une pile de grandes feuilles manuscrites. J'ai commencé à lire. C'était une succession de courtes scènes :

Monsieur B. achète de la viande chez le boucher. De retour chez lui il prépare du café dans un percolateur, puis il verse le café… par la fenêtre.

Monsieur W. achète un journal. Monsieur B., de nouveau dans la rue, l'invite chez lui à manger de la viande. Il lui sert un morceau de viande noire, totalement carbonisée. Monsieur W. refuse de manger cette horreur, s'en va, et se fait bombarder de viande calcinée par la fenêtre.

Le tout est entrecoupé de plans du percolateur, d'herbe au vent, d'oiseaux en vol. Ah, et il y a madame D. et madame K. qui se comportent aussi bizarrement. Par exemple l'enfant de madame K. part en courant, elle s'élance à sa poursuite, mais quand l'enfant saute dans les bras d'un étranger elle hausse les épaules et laisse tomber. Les personnages se croisent et se décroisent… Pendant la lecture de ces scènes saugrenues une inquiétude grandissante m'envahit. Qu'est-ce que je pouvais bien dire de tout ça ? J'étais habitué à rédiger des textes







plus ou moins rationnels, souvent des textes journalistiques, celui-ci venait d'une autre planète ! Je me retranchai dans des observations évasives. Catharina me souriait gentiment, mais ne semblait pas vraiment m'écouter. Et moi je n'ai rien compris. C'est seulement bien après que Catharina m'a avoué qu'elle avait écrit ce scénario dans le seul but de me revoir.

Un peu plus tard Catharina m'a invité au vernissage de son exposition de peintures, dans une galerie. À cette époque, la fin des années 1980, elle était artiste plasticienne. Les tableaux qu'elle exposait étaient des représentations abstraites. Ce qui m'a touché c'est qu'ils m'ont fait sourire. Ces abstractions avaient quelque chose d'humoristique, elles ne se prenaient pas tout à fait au sérieux. J'ai trouvé ça assez rafraîchissant dans le contexte de la scène artistique d'Amsterdam, qui pouvait être très prétentieux.



Quelques semaines plus tard, une nouvelle invitation, pour une « installation » cette fois. Dans un local tapissé de rideaux de velours, Catharina avait accroché aux murs une dizaine de petites horloges à coucou. Elles étaient trafiquées de telle sorte que les petits oiseaux faisaient coucou toutes les deux minutes. L'ensemble donnait un brouhaha de coucou ininterrompu. Les invités trouvaient ça « très original », « très intéressant » et fuyaient le plus vite possible à l'extérieur avec leur verre de vin. Catharina aussi d'ailleurs.



Je commençais à vraiment bien l'aimer, c'est pourquoi je retournai plusieurs fois dans le local déserté, montrant ainsi ma bonne volonté à essayer de « ressentir » cette installation. Mais cette sensation se résumait à un assourdissant COUCOUCOUCOUCOU !

Notre histoire n'a commencé qu'un peu plus tard, le jour où elle m'a demandé un service.



Catharina avait besoin d'aide pour transporter un grand tableau. Elle participait à une expo de groupe quelque part en périphérie de la ville. Pour l'occasion elle avait fait deux nouveaux tableaux, un peu inspirés de Malevitch. Un petit, rectangle rouge fluo sur fond blanc, et un très grand, aussi un rectangle rouge fluo sur fond blanc. Le grand se prolongeait en franges blanches en bas, sur toute la largeur.



Rectangle rouge fluo

Celui-là faisait bien 2 mètres de large et était donc impossible à transporter à vélo, nous allions prendre le tram. Malheureusement le temps n'aidait pas. Il pleuvait. Je luttais avec le vent, l'emballage s'est envolé en partie. Les franges battaient au vent, je faisais tout pour qu'elles ne traînent pas par terre.

Nous avons réussi à intégrer un tram déjà bien rempli. Et nous voilà, un homme trempé comme une soupe avec un grand rectangle et une femme trempée comme une soupe avec un petit rectangle (quand il s'agit du travail de Catharina l'absurde n'est jamais loin). Nous ne nous sommes plus quittés depuis.

Plus tard j'ai découvert que Catharina avait déjà écrit un scénario et fait un film expérimental (mettant en scène un vrai cochon), un film que j'ai



Extrait du storyboard du film

trouvé très fort et très drôle aussi bien pour le texte que pour les images. Mais quand elle me l'a montré elle était déjà occupée avec tout autre chose.

Quand notre fils Paul est né, Catharina a trouvé une nouvelle forme pour s'exprimer : le livre pour enfants. Ça me paraissait d'abord un drôle de choix après toutes ses pérégrinations dans le monde de l'art, mais quand j'ai lu son premier album *Le Roi et la poule* j'ai compris. Le jeu des dialogues, le sens des couleurs, la poésie, l'humour, l'absurde, tout était là. Ce format lui allait bien. Ça a été le début d'une passion qui n'allait plus s'arrêter, cette fois.



À gauche : *Le roi, la poule et le voleur* (2001), à droite : *Le roi et la poule* (1997)



Avec Paul, trois ans









Paul lit *Harry Potter*

Le jour où ma chance a tourné (dans le bon sens)

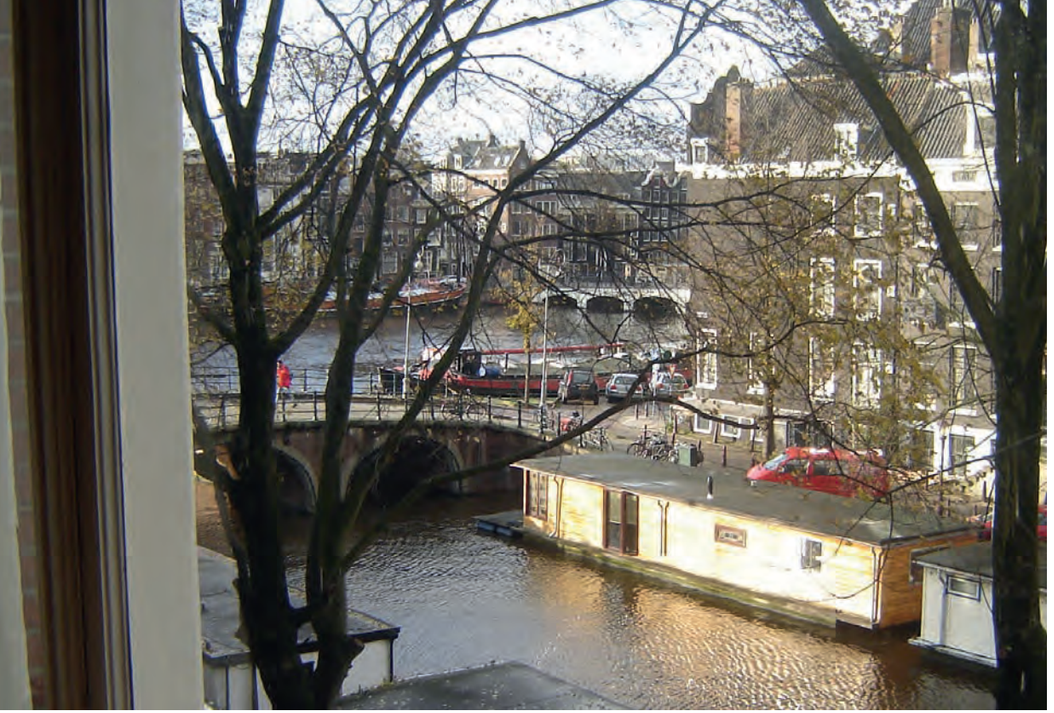
Toujours dans une misère noire j'avais dégoté un emploi bien payé dans l'industrie textile, dans l'est du pays. Il s'agissait de choisir les dessins et les couleurs pour les nouveaux tissus. J'avais monté un petit dossier pour illustrer que j'avais le sens des couleurs. Cette fabrique de tissus d'ameublement, au bord de la rivière, entourée de forêt, m'avait bien plu.

J'étais sur le point de quitter Amsterdam quand je me suis aperçue que j'étais enceinte ! Moi qui voulais un enfant depuis si longtemps… Je suis restée près du papa (Rolf) et j'ai bien fait. Les beaux jours ont commencé.

J'ai déménagé pour la énième fois, mais cette fois était la bonne.

Nous habitions en colocation à trois, au bord d'un canal, dans cette belle grande maison datant de 1905. C'était un ancien squat légalisé, tout y était à faire. Il n'y avait pas de salle de bains, les murs perdaient leur plâtre et les fenêtres étaient sur le point de tomber en morceaux. Ça faisait peur les jours de vent. Des poêles au gaz chauffaient les chambres laborieusement, mais pas la cuisine. Les hivers étaient encore sévères à l'époque ! Les canaux gelaient et des fleurs de givre se formaient sur les carreaux. Le propriétaire, spéculateur immobilier, laissait cette maison à l'abandon. Nous ne l'avons jamais rencontré. Avec des copains nous avons retapé tout ça. Certains étaient devenus très habiles à force de transformer des locaux improbables en habitations.





La vue de
la Nieuwe
Prinsengracht

Quand notre fils est né, l'hiver 1993, la salle de bains était toute neuve, les fenêtres solides, et le plâtre du plafond ne nous tombait plus sur la tête.

J'ai habité presque 30 ans dans cette maison, qui avait depuis ses grandes fenêtres la plus belle vue de toute la ville.



1997



Nieuwe Prinsengracht 6

Fritzi, dessin inédit.

Le jour où j'ai rechangé mon nom

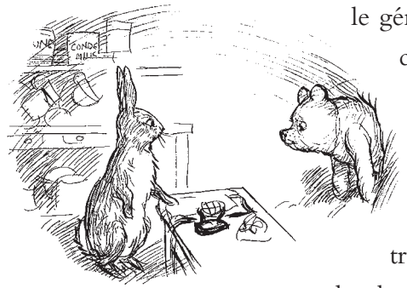
Paul, petit garçon, adorait les histoires. Et moi, depuis la bibliothèque du quartier, je découvrais la littérature jeunesse, les albums. Je connaissais quelques chouettes livres de mon enfance, je n'imaginais pas que c'était juste le sommet d'un iceberg. Certains livres ont été des révélations.

Un des premiers était *Petit Ours*, d'Else Holmelund Minarik, illustré par Maurice Sendak. Avec ses dialogues si tendres et justes. Traduit en français c'est moins évident à cause du passé simple, ce temps très littéraire qui porte mal son nom, mais en anglais ou en néerlandais ces textes au passé restent tout simples et naturels.



Petit Ours (Else H. Minarik, illustration de Maurice Sendak)

Winnie l'Ourson aussi, de A. A. Milne, un livre écrit en 1926 ! Illustré par le génial Ernest Shepard. J'adore son joyeux humour absurde et sa capacité à créer de l'émotion à partir de petits événements du quotidien.



Winnie l'ourson (A.A Milne, illustration de Ernest Shepard)

Et bien sûr Arnold Lobel avec *Les aventures de Ranelot et Bufolet*, *Sept histoires de souris*, *Hulul et compagnie*… des chefs-d'œuvre de poésie et de drôlerie, avec un petit fond de tristesse qui rend ces textes si complets. Il a tout illustré lui-même, les dessins aussi sont magnifiques.



Sept histoires de souris (Arnold Lobel)



Momo ouvre un magasin (Nadja)

Ces inspirateurs sont tous des auteurs qui ont beaucoup d'humour. C'est bien plus difficile d'être drôle que de faire pleurer, ou de faire peur, j'en suis persuadée.

Ce que j'ai découvert surtout, ces jours-là, c'est le grand bonheur de partager avec son enfant un véritable plaisir de lecture. Quand nous tombions sur un livre qu'on aimait tous les deux, c'était assez miraculeux. Rire ensemble, admirer, être émus. Je suis tombée en amour pour la littérature jeunesse.

Un jour j'ai découvert les dessins de William Steig (auteur illustrateur américain, 1907-2003) dans l'album *La surprenante histoire du Docteur De Soto*. Il avait une façon de dessiner et de choisir ses couleurs qui me parlait beaucoup. Steig était un dessinateur virtuose et foncièrement moderne. Il ne recherchait pas l'illusion du volume, il assumait les deux dimensions. Le charme de ses dessins est dans le trait, un peu tremblé (comme chez Nicolas Hubesch !), interrompu. Et les motifs ! Des motifs partout. Sur les murs, les vêtements, les tapis… Je n'avais pas vraiment dessiné depuis longtemps, en tout cas pas illustré, occupée que j'étais à peindre. William Steig m'ouvrait une voie, une façon de m'exprimer qui me paraissait excitante. J'ai fait mon premier livre, *Le Roi et la poule*.



La surprenante histoire du Docteur De Soto (William Steig)



Le Roi et la poule

Ranelot et Bufolet, une paire d'amis (Arnold Lobel)

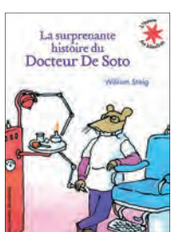
Le dessin est très inspiré de William Steig. Je l'ai écrit et illustré, ça me paraissait évident de faire les deux, je ne me suis même pas posé la question. Et je l'ai signé Catharina Valckx, alors que mon prénom a toujours été Ineke. Ineke est le diminutif de Catharina. Catherineke signifie petite Catharina. Ineke est à Catharina ce que Lisette est à Élisabeth, par exemple. Pendant toute ma scolarité en France ce prénom a été un boulet. « Ineu… ké ? Inèk ? Ineuqueu ? Comment ça se prononce ? » Pour signer mon premier livre j'ai opté pour mon prénom officiel, celui qui est sur mon passeport, plus international.

















BOGOTA



PÉPÉ



OSVALDO



YOYO



MAURICETTE



Bruno - Quelques jours de ma vie très intéressante (2015) - Illustrations de Nicolas Hubesch.

Les jours où je pense que tout cela a un sens

Quand j'écris une histoire, des idées se présentent à mon esprit, et parfois je sens – Ah ! En voilà une qui m'intéresse ! C'est intuitif, mais à force je sais un peu pourquoi une idée me plaît. Bien sûr il y a la question de la forme, surtout pour un album. Écrire pour un album est un peu comme écrire pour un film. Les images générées par l'histoire doivent avoir du potentiel. Pour moi ça veut dire que je dois avoir envie de les dessiner. Je dois sentir que c'est possible d'en tirer une image excitante. Ça ne vaut pas pour toutes les images de l'album, il y a toujours des transitions un peu difficiles parce que moins caractéristiques, mais il faut quelques points forts. Et bien sûr il y a ce que l'on raconte, le contenu. Le but premier pour moi a toujours été de divertir. Bien que le mot ne soit pas tout à fait juste. Divertir implique une diversion, comme pour oublier un moment la réalité. Je préfère le verbe anglais *to entertain*, qui signifie d'après le dico amuser, intéresser et donner du plaisir. Tout un programme !



Je veux raconter une histoire, mais aussi – peut-être surtout – faire rire. J'aime l'absurde plus que tout. Je cherche un léger décalage par rapport à la réalité. On dirait qu'il y a une grande logique dans mes histoires, mais en fait j'aime qu'il y ait un semblant de logique. Je cherche une scène, un dialogue comique et poétique. Pour qu'il m'intéresse le comique doit avoir une certaine douceur et une grande simplicité.



Parfois ce sont plutôt des situations. Par exemple pour l'album *Totoche* (le premier Totoche) j'avais pensé à un personnage qui fait le portemanteau (littéralement) et qui est renvoyé parce qu'il est trop bavard, pour un portemanteau. Le portemanteau est une idée, mais c'est aussi très « dessinable ». Un mot et une image.

Pour *Haut les pattes !* ça m'amusait d'adapter l'expression « Haut les mains ! » au monde animal. Ce sont ces mots qui ont déclenché la suite. Jean-Claude le ver de terre a vu le jour parce que je trouvais drôle de dire « Haut les pattes ! » à un animal sans pattes (qui prend un air consterné).



Pour *La fête de Billy* j'avais cette image de Jean-Claude déguisé en rivière pour un bal costumé. Tout peint en bleu, avec un petit bateau ficelé sur le dos. Une image, cette fois. Les idées pour les autres costumes, notamment le fameux déguisement de Didier en crotte, sont venues en travaillant.

Le début de *Bruno, quelques jours de ma vie très intéressante* : un poisson nage dans l'air, dans la rue, à côté du chat Bruno. Celui-ci lui dit : « Bonjour, tu ne devrais pas être dans l'eau, toi ? – Si, répond le poisson, je n'y comprends rien. C'est bizarre ce qui m'arrive… » C'est le genre de début que j'adore. Une rencontre, un décalage.

Pour *Waldo et la mystérieuse cousine* l'idée de départ était qu'un ours rende visite à une moule et doive attendre chaque jour la marée basse pour pouvoir lui parler. Ça a quelque chose d'absurde, une moule, la marée, qui me plaît.



Waldo et la mystérieuse cousine (2011)

Des mots ou une image, les deux sont possibles. L'important c'est que j'aie une idée originale, un peu absurde, comme une porte ouverte qui donne envie d'aller explorer un endroit.

Mis à part amuser, sans trop le vouloir je défends des valeurs.
L'humour est une arme de séduction.



L'auteur américain Jonathan Safran Foer (*Tout est illuminé*, *Extrêmement fort et incroyablement près*…) a dit un jour que la morale de ses romans consiste dans l'attention et l'amour qu'il porte à ses personnages. Je me souviens de la joie que j'ai éprouvée en lisant ces mots. C'est exactement ça ! Tout le respect et l'attention portés à des êtres qui ne sont pas parfaits, qui font ce qu'ils peuvent pour se débrouiller dans la vie, c'est aussi la morale de mes livres. Et de tous les auteurs que j'aime, quand j'y réfléchis.

J'ai un penchant pour les antihéros. Le ver de terre, la poule, la moule, les vieux poneys, les poissons, la limace, le petit chien qui louche, l'escargot, la mite, le sanglier poussiéreux, le canari qui mélange les mots, la chaussette, le caillou, la grosse mouche, le naïf, le bavard, le gourmand, l'angoissé, le présomptueux… et j'ai un penchant pour les amitiés improbables entre ces êtres si différents. J'aime créer des possibles. J'ai dit une fois quelque part que je voulais faire des livres réconfortants, peut-être parce que j'étais une enfant assez inquiète. Depuis je retrouve cette citation partout donc je me dis que ça doit être un peu réussi, ha ha !

Jo, le très vilain petit canard (2017)



L'amitié est le thème évidemment récurrent dans mes livres. « De tous les biens que peut procurer la sagesse, le plus précieux est l'amitié », disait Épicure en 300 avant J.-C. environ. En grec ancien amitié se dit *philia*. Ce terme peut se traduire aussi par amour.

Adolescente au début des années 1970 je suis imprégnée des idéaux hippies. C'est quelque chose que je porte en moi, comme une pierre chaude en hiver.

L'amour et le respect de la nature (premières manifestations contre la pollution déjà en 1968 à San Francisco !), le pacifisme, le rejet de la société de consommation, ce sont des valeurs qui ne m'ont plus quittée. Mes livres ont, je pense, une forte teneur en *peace and love*. Quelque part, au fond de moi, l'adolescente qui croyait qu'à l'avenir tout irait mieux et qu'il n'y aurait plus jamais la guerre n'a pas encore perdu espoir, envers et contre tout.

J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour les minimalistes. Pour les auteurs, les metteurs en scène ou les peintres qui font beaucoup avec peu. Écrire pour les jeunes enfants est par définition un exercice de minimalisme. Pas d'abstractions difficiles, pas d'allusions vagues, pas de vocabulaire sophistiqué.

J'aime les sujets minimalistes : Il pleut et quelqu'un vient s'abriter. Ou tu trouves une chaussette ou une armoire dans la rue et après…

Malgré ma colère et mon angoisse par rapport à la façon dont nous exploitons la Terre sans aucun respect je ne voudrais pas écrire directement à ce sujet pour les jeunes enfants. Je pense qu'ils doivent déjà commencer par apprendre à connaître et à aimer la Terre et ses habitants, dans toute sa variété, et savoir qu'ils ne sont pas les seuls à l'aimer.





En classe



Billy et le gros dur (2015)



Didier

Le matin du cadeau

J'étais dans une école à Nice, il y a quelques années. Je vais souvent dans les écoles rencontrer des classes de CP, de CE1 et 2 ou grande section maternelle. Cela m'a beaucoup appris au cours des années. Pendant ces rencontres je lis presque toujours un ou deux (ou plus) de mes livres à la classe et je vois alors exactement ce que les enfants comprennent, ne comprennent pas, ce qui les fait rire, ce qui les dépasse. Je leur fais aussi des dessins, et parfois je reçois des dessins en cadeau.

Ce jour-là, juste avant que je ne quitte la classe, un petit garçon s'est approché de moi en me tendant un bout de papier. Il avait dessiné un ver de terre. Minuscule. Je reçois assez fréquemment des dessins de Jean-Claude le ver de terre, il est facile à dessiner.

« Oh ! j'ai dit, il est joli ce tout petit Jean-Claude ! Merci ! »

Le petit garçon m'a regardé avec des grands yeux et a dit d'une petite voix : « Non, c'est pas Jean-Claude, c'est son petit frère. »

Son petit frère ! J'étais tout ému. Je lui ai promis que j'allais lui donner un petit frère, à Jean-Claude. Sans ce cadeau je n'y aurais pas pensé. Et d'ailleurs je lui aurais sans doute plutôt donné une petite sœur, pour ajouter un peu de féminité à la troupe. Mais là je ne pouvais plus, promis c'est promis.

Voilà comment Didier a vu le jour.



Billy et le mini-cheval (2021)



Le jour où Billy passera à la télé

Enfant j'adorais les dessins animés. Et adorer serait un euphémisme si c'était possible ! On n'en voyait à l'époque que très rarement à la télévision. Le mercredi après-midi avec un peu de chance on voyait un Popeye ou un Bugs Bunny. Et le jour de Noël il y avait l'émission *SVP Disney* qui diffusait toute l'après-midi (dans mon souvenir) des extraits de films de Walt Disney. C'était le plus beau jour de l'année. Je ne dormais pas d'excitation la veille de ce jour tant attendu, c'était encore mieux que les cadeaux.

J'adorais les joyeux petits Disney en musique, les parties de danse avec Mickey, tout était encore en noir et blanc. J'aimais bien aussi Popeye et ses scénarios à formule (il avalait toujours une boîte d'épinards qui décuplait sa force), mais peut-être justement pour cela, comme j'adorais aussi Zorro, qui est aussi très prévisible.

Ado j'ai beaucoup ri avec la série *Les Shadoks*, réalisée par Jacques Rouxel et dessinée par Jean-Paul Couturier. Le côté « bricolé » mais élégant du graphisme me parlait beaucoup, et encore aujourd'hui.

Bien sûr j'ai parfois pensé que ce serait chouette de voir bouger mes personnages et surtout d'avoir le son, la musique (!!!) et les voix. J'ai fabriqué avec un ami plusieurs mini-animations à l'occasion de la sortie de livres de Billy, mais je n'aurais jamais osé rêver d'une véritable série télévisée comme celle qui est en train de se préparer avec Billy, le hamster cow-boy.

C'est la jeune maison de production Dandelooo qui a embrassé le projet. Au moment



où j'écris il en est au stade de développement, la bible littéraire et la bible graphique sont calées, une équipe d'auteurs, sous la direction du maître d'écriture Matthieu Chevalier, planche sur les scénarios. Des scénarios de 11 minutes. Les animatiques (animation à partir de croquis) très prometteuses de deux épisodes pilotes sont en cours de fabrication sous la régie d'Antoine Rota, un grand talent.

J'ai participé à l'écriture de la bible littéraire qui décrit autant que possible les caractéristiques de la série, de l'ambiance, du rythme, et aussi de chaque personnage individuellement. Cela m'a poussée à analyser beaucoup de choses que je faisais intuitivement, sans m'en rendre compte.

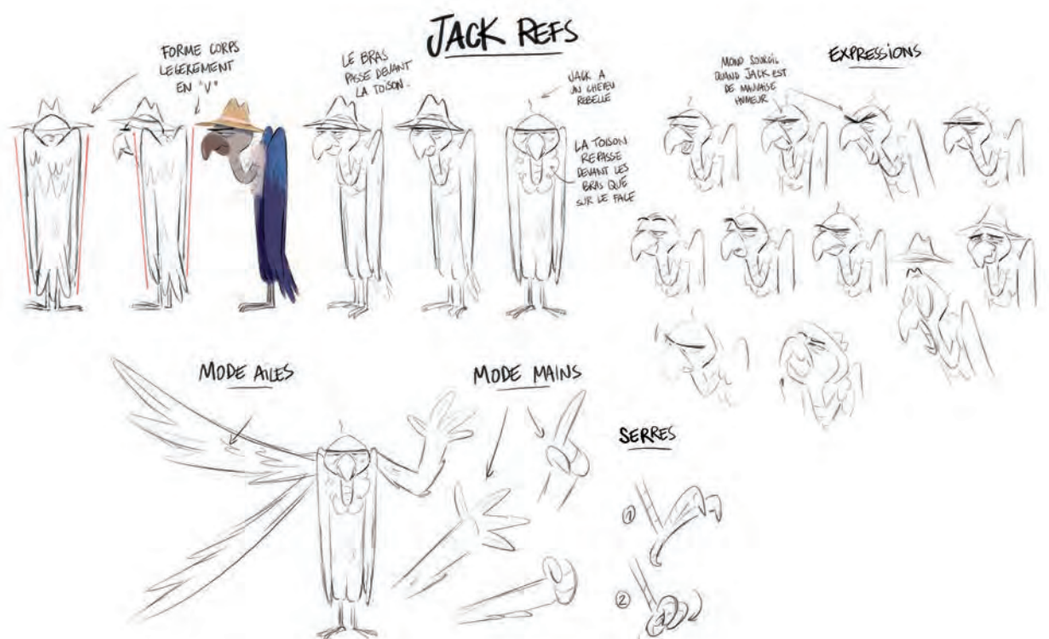
Je veux que mes personnages soient gentils, par exemple, et ouverts aux autres. Pour moi c'est carrément la base de tout. Mais aussi le langage… je n'aime pas quand Jean-Claude dit «j'ai les chocottes», je préfère qu'il dise «j'ai peur». Le dosage du langage familier est délicat et très personnel. J'ai insisté aussi sur le naturel des dialogues. Surtout quand ce sont les enfants qui ont la parole (Billy et ses amis), le langage devient très vite trop adulte.

Je voulais aussi que le côté aventure, dehors – les grands espaces –, reste déterminant, qu'on ne glisse pas trop vers le drame psychologique.

Et je me suis rendu compte que c'est quasiment impossible de briefer un type d'humour. Et peut-être *a fortiori* l'humour absurde. Et surtout j'ai fini par comprendre que je ne peux pas demander à un auteur d'écrire comme moi, ce serait lui demander d'être moi.

J'ai lâché mon petit monde, comme on lâche un enfant qui grandit. Maintenant je partage mon Far West avec toute une formidable équipe.

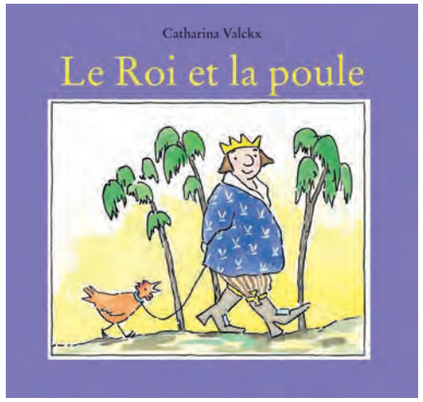
Si tout va bien les premiers épisodes de la série seront diffusés en 2022. 72 épisodes de 11 minutes !





Quelques livres de sa bibliographie très intéressante

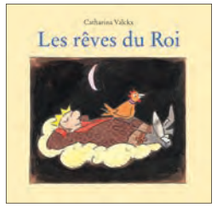
par Sophie Chérer

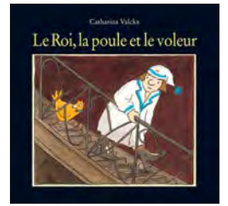


1997 • Le Roi et la poule

Le premier livre de Catharina contient déjà tout son univers : une amitié entre deux personnages imparfaits (un roi vaniteux et une poule bavarde et enfant gâtée), des rebondissements improbables, des scènes légèrement absurdes, un léger suspense, beaucoup de dialogues, un langage simple mais précis. Le trait, un peu tremblé, très libre, est influencé par William Steig, l'auteur de *Shrek !* (1907-2003). Bayard, comme beaucoup d'autres, refuse le manuscrit, mais l'éditrice Annie Galeron flashe sur le ton du texte et donne à Catharina une lettre de recommandation ! À *l'école des loisirs*, Arthur Hubschmid hésite, tarde à répondre, puis demande à Catharina une double page dramatique au milieu et davantage de paysage… Et c'est le début d'une longue histoire qui dure depuis un quart de siècle.

Trois autres histoires du Roi et de la poule :













2002 • La chaussette verte de Lisette

Pour la première fois, Catharina, qui entre-temps a découvert Claude Boujon (1930-1995), a l'impression d'être vraiment à l'aise en illustration. Elle a envie d'esthétique, de jolies couleurs, et de construire une histoire, de créer de l'émotion à partir de rien. En vacances en Suisse, elle pense à l'un de ces riens : une chaussette pendue sur une corde à linge, que quelqu'un prend pour un bonnet. « J'ai un truc avec les chaussettes, avoue-t-elle. J'ai quelque chose aussi avec les pommes de terre, mais je ne m'en suis pas encore beaucoup servi, ha ha ! » À suivre, donc…

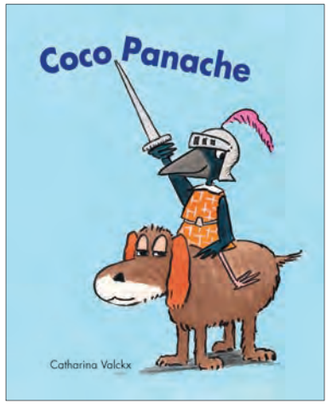
Deux autres histoires
de Lisette :









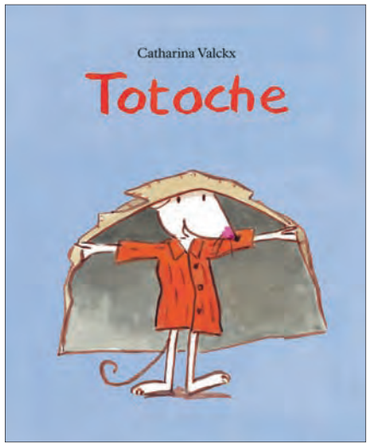


2004 • Coco Panache

En 2003 c'est la guerre en Irak et Catharina veut faire un livre pacifiste. Un livre à l'intention des petits garçons fascinés par les héros et les chevaliers. Dans un premier temps, le personnage s'appelle Doc. « C'est pas un bon nom », tranche Arthur Hubschmid, à qui ce petit don Quichotte pour enfants inspire le nom de Coco Panache. Banco ! L'album sera le premier vrai succès commercial de Catharina, réimprimé, connu et reconnu dans toutes les écoles maternelles. Sa réplique préférée : « Est-ce que tu veux bien être mon cheval ? – Ton cheval ? Mais je suis un chien ! »





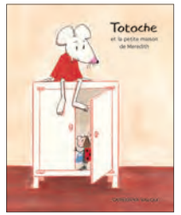


2005 • Totoche

Ce nom-là est venu tout de suite, évident. L'histoire est née d'une idée simple : un personnage qui propose de servir de porte-manteau à un autre, et qui est finalement congédié parce qu'il est trop bavard… Deux autres aventures de Totoche suivront, en 2006 et 2010. En partant à la rencontre de ses lecteurs, Catharina s'est rendu compte que ce petit souriceau, naïf, enthousiaste et foncièrement gentil, suscitait beaucoup d'affection et de questions sur sa personnalité, et qu'il était peut-être plus complexe qu'il n'en avait l'air.

Deux autres histoires
de Totoche :











2010 • Haut les pattes !

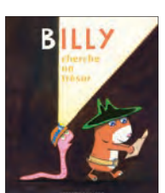
Dans un *Grignotin et Mentalo* de Delphine Bournay, la grenouille Mentalo retrouve ses amis et dit : « Salut les animaux ! » Le détournement d'expression amuse beaucoup Catharina, et lui reste en tête. Plus tard, l'idée lui vient que l'expression « Haut les mains ! » pourrait être détournée pour animaux, justement. Et, encore mieux, s'adresser à un animal qui n'aurait pas de pattes : Jean-Claude le ver de terre est né ! Un jour, une classe invente avec Catharina le personnage de Mister X, un hamster agent secret, qu'un enfant croque au tableau : une boule avec un chapeau. Elle prend une photo du dessin, qu'elle retrouve quelques années plus tard quand elle cherche à créer un personnage héroïque et en même temps petit et mignon, pour le contraste. Billy prend forme, inspiré par ce dessin. « Je ne savais pas du tout qu'il allait rencontrer un tel succès et devenir une série, son nom ne figure même pas dans le titre. » Sept aventures de Billy sont parues à ce jour.

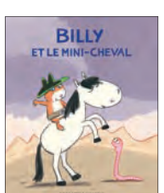










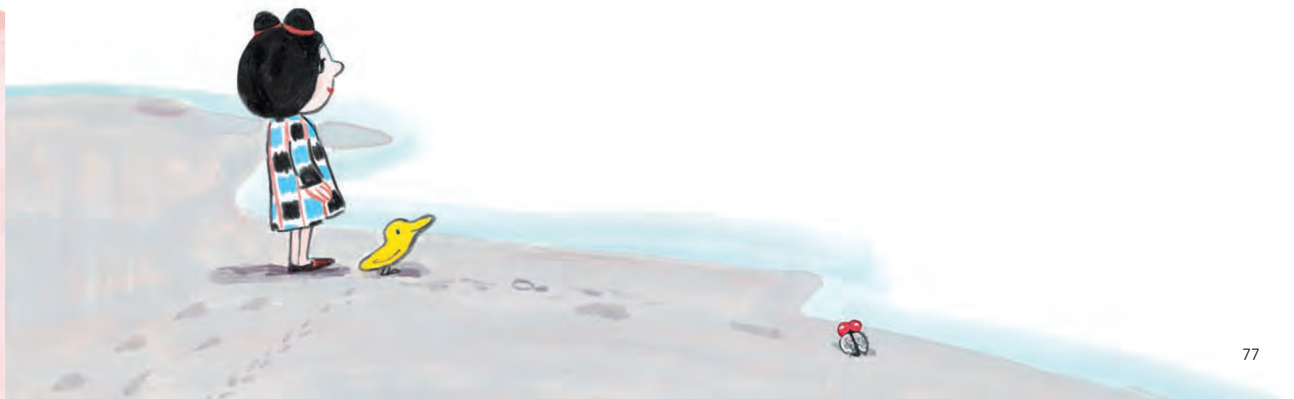






2013 • Bonjour le monde !

Bonjour le monde ! est différent des autres albums. D'une poésie plus grave, presque mélancolique, c'est une célébration de la vie dans ce qu'elle a de beau et d'éphémère. Il aurait pu s'intituler « Au revoir le monde », mais Catharina ne voulait pas que ce soit trop triste. Le livre est dédié à Mieke, sa plus jeune sœur, morte dans un accident de voiture. Il est fait sur mesure pour elle, et habité par sa présence d'amoureuse de la nature, qui vivait dans la montagne avec ses animaux.







2016 • Fritzi et la chaussure enragée

«Avec Fritzi, dit Catharina, j'ai essayé encore une fois quelque chose qui va me réussir un jour : pousser l'absurde un peu plus loin. L'absurde est difficile à définir, c'est une sorte de fausse logique. C'est une attitude un peu enfantine, un regard frais sur les choses acquises.»

Exemple : Popote, le minuscule petit éléphant, est poursuivi par la chaussure enragée qui veut le mordre. Ne sachant quoi faire pour le sauver, Fritzi téléphone à la police. On lui répond que le policier est malade, mais qu'ils vont envoyer le boulanger !

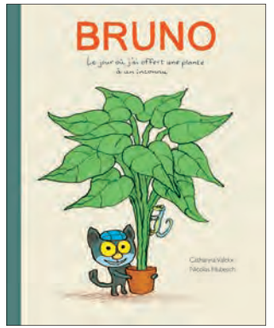




2015 • Bruno

Catharina avait envie de travailler avec quelqu'un d'autre. En l'occurrence, Nicolas Hubesch : « J'achetais souvent *Les Belles Histoires* pour y retrouver ses illustrations de *Zouk la petite sorcière*. Nous avons la même bonhomie. » Elle écrit une première histoire, « Un jour bizarre », et l'envoie à Nicolas pour illustration. Surprise à la réception des premiers croquis : il a tout situé en ville ! Une fois le choc surmonté, Catharina embrasse ce nouveau biotope et agrémentera les autres histoires du livre de précisions urbaines, gare, escalators, parc, transports en commun, terrasse de café. Ce beau partenariat lui a ouvert des horizons.

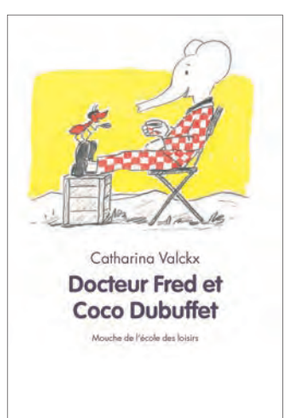
Une autre histoire de Bruno :





1997 • Docteur Fred et Coco Dubuffet

C'est son tout premier petit roman et bien sûr Catharina y est attachée. Elle est en vacances, son fils Paul, trois ans, se couche tôt, et tous les soirs, elle ouvre son cahier. Totalement enthousiasmée par ce qui sort de ses crayons, elle invente une histoire d'amitié improbable entre une fourmi et un éléphant qui vit seul dans une maison trop petite, et s'amuse avec les consultations de ce dernier, le Docteur Fred. « Quel plaisir d'écriture ! Je n'avais encore jamais publié de livre.» Il suivra de peu *Le Roi et la poule*.

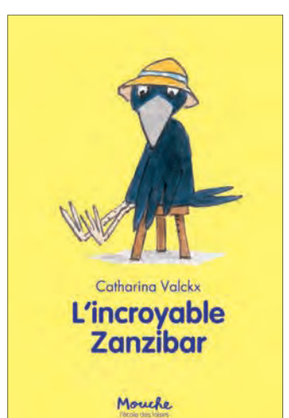




2003 • L'incroyable Zanzibar

Sur un thème très actuel (tout le monde réclame un maximum d'attention et veut briller avec ses réseaux sociaux), Catharina découvre le travail d'éditeur. Véronique Haïtse, qui deviendra plus tard son amie, coupe une bonne partie du texte. « J'ai l'impression de lui avoir apporté une grosse pépite et qu'elle m'a rendu un diamant.» Plus tard il sera publié en livre audio : Catharina fait toutes les voix elle-même. Lors d'un salon, elle rencontre une famille qui l'écoute en voiture et se répète comme un refrain hilarant la phrase où le corbeau se présente : « Zanzibar », dit Zanzibar ! Traduit en Chine, il y rencontre un grand succès. « J'ai trouvé ça incroyablement touchant que les petits Chinois rient des mêmes choses que nous.»







2007 • L'invention de la chaise

C'est un thème qui est cher à Catharina : la prise de conscience de tout le confort qui nous entoure et nous semble tellement acquis, de toutes ces choses qui agrémentent nos vies. Pour le traiter, une histoire bien sûr, celle de deux bougres, Fitgi et Burno, qui sortent de leur terrier et quittent leur forêt pour s'installer dans une vraie maison, mais ne connaissent rien aux meubles… Le livre est tout en dialogues, c'est presque une pièce de théâtre.



2011 • Waldo et la mystérieuse cousine

L'histoire (l'une de ses préférées) se passe en Bretagne, région chérie où les parents de Catharina avaient une maison dans les Côtes-d'Armor et y partaient en vacances été comme hiver. Catharina s'est amusée à mettre en scène, pour une fois et une seule, un personnage foncièrement méchant et qui le reste : la sorcière transformée en vilaine table. Elle veut du sang, des poignards, du malheur ! Mais dans ce roman, il y a aussi des gentils géniaux, telle Jenny la moule qui vit au bord de la mer, à moitié dedans, et à qui on ne peut parler qu'à marée basse.





2015 • Les chaussures sont parties pour le week-end

Son inspiration pour ce recueil ? L'amour du théâtre ! *En attendant Godot*, de Beckett, vu avec ses parents, fut une révélation à l'adolescence. Plus tard, à Groningen, où était son école d'art, un centre culturel invite régulièrement des compagnies anglaises underground, expérimentales. Catharina ne manque pas une représentation. Elle aime écrire des dialogues et le comble du dialogue, n'est-ce pas la pièce de théâtre ? Celles-ci sont faites pour être jouées par des enfants, faciles à dire, enrichies d'accessoires et de costumes simples. Catharina a reçu récemment des super vidéos de ses pièces jouées, mais le plus souvent elles sont lues. « Si elles avaient été montées plus souvent, j'aurais sûrement écrit d'autres pièces. » Tant il est vrai que la création est fécondée par les échos et les retours.







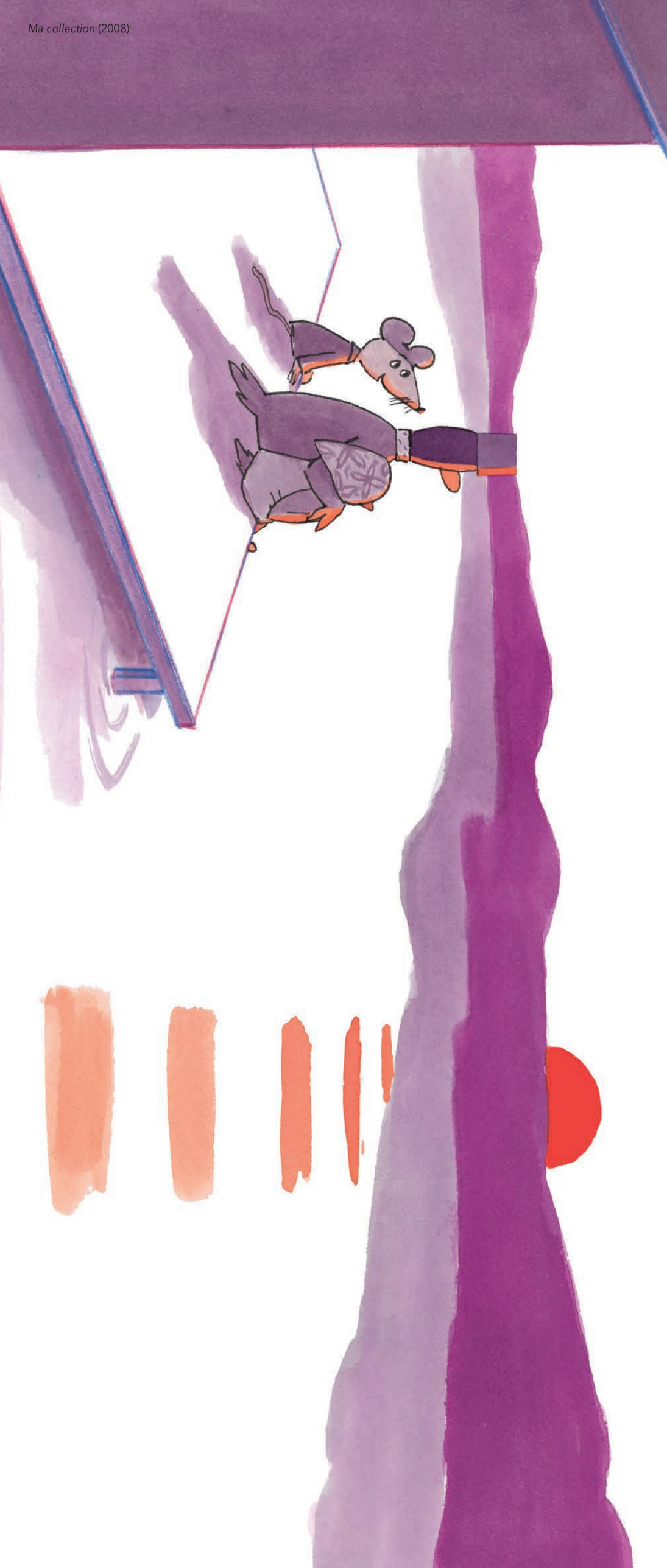


2019 • la série des **Manu et Nono**

La formule de l'histoire très courte offre une grande liberté. Les scénarios minimalistes, les scènes de la vie ordinaire, très simples, drôles, aident les enfants à voir l'extraordinaire dans le quotidien. Quant au choix des personnages, Catharina a un faible pour les oiseaux en général, les canards en particulier, le canard tout en hauteur (comme Manu), nommé « coureur indien », encore plus. Et Nono est juste tout son contraire. Deux volumes ont paru en 2019, un en 2020, un autre en 2021 et deux autres sont déjà écrits. Catharina écrit ses textes aussi en Néerlandais. Aux Pays-Bas, la très convoitée *Plume d'argent* (meilleur texte jeunesse 2021) vient d'être décernée à la compilation intitulée *Le petit, c'est Don, le grand, c'est Sjon*. Le début de la gloire !

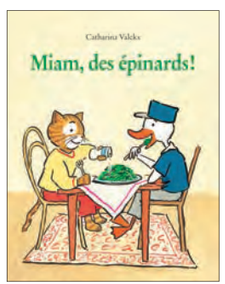


Ma collection (2008)



Bibliographie







Écrits et illustrés par Catharina Valckx

Docteur Fred et Coco Dubuffet, Mouche, 1997

Le Roi et la poule, Albums, 1997

Le duel, Mouche, 1998

Irma la Grande Dame, Albums, 1998

Miam, des épinards !, Albums, 1999

Les rêves du Roi, Albums, 2000

Zappa, mémoires d'un âne, Mouche, 2000

Mémet le timide, Mouche, 2001

Le Roi, la poule et le voleur, Albums, 2001

La chaussette verte de Lisette, Albums, 2002

L'incroyable Zanzibar, Mouche, 2003



Mémet le timide (2001)







Le Roi, la poule et la terrible mademoiselle Chardon, Albums, 2003

Coco Panache, Albums, 2004

Le bonheur de Lapache, Mouche, 2005

Totoche, Albums, 2005

La grande Adèle et son petit chat, Mouche, 2006

Totoche et le poisson malheureux, Albums, 2006

L'invention de la chaise, Mouche, 2007

Dans la poussette de Lisette, Albums, 2007

Les beaux jours de Socquette et Bouldepoil, Mouche, 2008

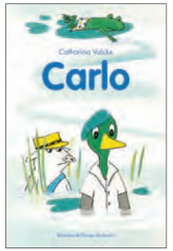
Ma collection, Albums, 2008

Socquette et Bouldepoil trouvent qu'il ne fait pas chaud, Mouche, 2009

Totoche et la petite maison de Meredith, Albums, 2009



Totoche et le poisson malheureux (2006)



Haut les pattes !, Albums, 2010

Le bison, Albums, 2011

Waldo et la mystérieuse cousine, Mouche, 2011

Carlo, Mouche, 2012



Cheval fou, Albums, 2012

Bonjour le monde !, Albums, 2013

La fête de Billy, Albums, 2014

Les chaussures sont parties pour le week-end, Neuf, 2015



Billy et le gros dur, Albums, 2015

Fritzi et la chaussure enragée, Albums, 2016

Jo le très vilain petit canard, Albums, 2017

Billy cherche un trésor, Albums, 2018



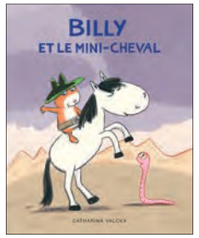


Manu et Nono - Le dernier gâteau, Moucheron, 2019

Manu et Nono - Le coup de foudre, Moucheron, 2019

Manu et Nono - Le gros chien et la petite bête, Moucheron, 2020

Allumette et le gros caillou, Albums, 2020



Lisette et le gros mensonge, Albums, 2020

Manu et Nono - où Manu fait la planche, Moucheron, 2021

Billy et le mini-cheval, Albums, 2021



Écrits par Catharina Valckx et illustrés par Nicolas Hubesch

Bruno - Quelques jours de ma vie très intéressante, Albums, 2015

Bruno - Le jour où j'ai offert une plante à un inconnu, Albums, 2017

